



# Tanizaki

## Œuvres

II

PRÉFACE DE NINOMIYA MASAYUKI

TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS  
PAR ANNE BAYARD-SAKAI, MARC MÉCRÉANT,  
JACQUELINE PIGEOT, CÉCILE SAKAI  
ET JEAN-JACQUES TSCHUDIN

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



TANIZAKI

# *Œuvres*

II

PRÉFACE DE NINOMIYA MASAYUKI  
TEXTES TRADUITS, PRÉSENTÉS ET ANNOTÉS  
PAR ANNE BAYARD-SAKAI, MARC MÉCRÉANT,  
JACQUELINE PIGEOT, CÉCILE SAKAI  
ET JEAN-JACQUES TSCHUDIN

*nrf*

GALLIMARD

Les nouvelles traductions  
des œuvres de Tanizaki Jun.ichirô  
et l'édition de ce volume  
ont reçu le soutien de la Fondation du Japon.

© *Chûôkôron-sha*,  
1943-1948, 1950, 1955-1956, 1956,  
1958, 1959, 1961.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1998,*  
*pour l'ensemble de l'appareil critique.*  
*Pour les traductions, la mention de copyright figure  
au verso de la page de faux titre de chaque œuvre.*

BRUINE DE NEIGE

Traduction par Marc Mécéant,  
révisée par Anne Bayard-Sakai.  
© *Éditions Gallimard, 1998.*

## *Première partie*

### I

« S'il te plaît, " Koisan<sup>1</sup> " ? »

Sachiko, en train d'étaler le fard blanc sur sa nuque, venait d'apercevoir dans la glace l'image de Taeko entrant derrière elle par la véranda. Sans se retourner, elle lui tendit le pinceau et, tout en fixant son propre reflet de jeune femme en parure de dessous, aux épaules largement dégagées, comme elle eût dévisagé une étrangère, demanda :

« Que fait Yuki en bas ? »

— Je pense qu'elle fait étudier son piano à Etsu. »

Effectivement, des gammes montaient du rez-de-chaussée. Etsuko avait dû mettre le grappin sur Yukiko, prête un peu avant ses sœurs, pour qu'elle lui fit faire ses exercices. Quand sa mère était de sortie, la petite Etsuko gardait très sagement la maison, pour peu que Yukiko voulût bien rester avec elle ; mais aujourd'hui, à la nouvelle que sa maman, Yukiko et Taeko allaient sortir ensemble toutes les trois, elle en avait éprouvé quelque mauvaise humeur. Elle s'était toutefois tant bien que mal résignée, sur la promesse que Yukiko, dès la fin du concert, qui commençait à deux heures, reviendrait seule avant les autres de manière à être là pour le dîner.

« Sais-tu, Koisan, qu'on parle d'un nouveau projet pour Yuki ? »

— Ah ? »

Taeko, à grandes traînées lisses, étalait le fard de la nuque aux épaules de sa sœur aînée. Le dos n'était pas rond, mais les chairs belles, généreuses, et, de la nuque aux épaules, la

peau humide et sans plis où se jouait la lumière d'une pure journée d'automne ne paraissait pas celle d'une femme ayant passé trente ans.

« C'est Mme Itani qui a fait part de la proposition.

— Ah ?

— Un salarié qui, paraît-il, travaille à la Société d'industries chimiques M. B.

— Combien gagne-t-il, à peu près ?

— Dans les cent soixante-dix, cent quatre-vingts yens par mois. Avec les primes, dans les deux cent cinquante.

— Ce ne serait pas la filiale d'une société française ?

— Si ! Tu es drôlement bien renseignée, Koisan !

— Oh ! tu sais, je n'en sais pas plus ! »

Taeko, la benjamine, était en ce genre de choses bien mieux informée que ses deux aînées. Elle considérait avec une certaine commisération chez ses sœurs cette ignorance du monde un peu inattendue et leur parlait volontiers avec la suffisance d'une doyenne d'âge.

« Je n'avais jamais entendu prononcer le nom de cette société-là... Le siège est à Paris. Des capitaux considérables, il paraît.

— Est-ce qu'ils n'ont pas au Japon ce grand building du front de mer à Kôbe ?

— Si. C'est là qu'il travaille.

— Il parle le français ?

— Oui ; il en a fait à la section de français de l'université des langues étrangères d'Ôsaka et il a passé quelque temps à Paris. En plus de son travail, il donne des cours de français à l'école du soir, où il touche à peu près cent yens. Au total, ça lui fait des mois d'environ trois cent cinquante yens.

— Il a du bien ?

— Pour ainsi dire pas. Sa mère vit à la campagne dans une vieille propriété de famille ; lui, à Rokkô<sup>1</sup>, dans une maison à lui, avec un bout de terrain. Rien de plus... Il paraît que cette maison est du genre moderne et qu'il la paie par annuités. En somme, pas grand-chose.

— Sans loyer à payer, il peut du moins vivre sur un pied de quatre cents yens par mois ou plus.

— Crois-tu que ça puisse aller pour Yuki ? Il n'a que sa mère comme charge de famille ; or, elle vit à la campagne et ne vient jamais à Kôbe. Lui, il a quarante et un ans, et ce serait son premier mariage.

— Comment ? Quarante et un ans et jamais marié ?



— On dit qu'il n'a jamais pu trouver de beauté à son goût.

— C'est bien bizarre ! Il va falloir se renseigner de près !

— Il serait très emballé par notre sœur...

— On lui a fait parvenir une photo de Ki ? »

Comme Sachiko elle-même avait une sœur encore plus âgée — Tsuruko —, Taeko, depuis sa petite enfance, avait pris le pli d'appeler Sachiko « Sachi » et Yukiko « Grande sœur Ki », dont elle mangeait les syllabes de telle sorte qu'on n'entendait que « Ki ».

« J'en ai confié une un jour à Mme Itani, qui a pris sur elle d'aller la montrer au monsieur en question. Apparemment, elle lui plaît beaucoup.

— Et de lui, pas de photo ? »

On continuait d'entendre le piano — signe que Yukiko n'était pas en train de monter. Aussi Sachiko poursuivit-elle : « Regarde dans le petit tiroir du haut, à droite. »

Elle prit son bâton de rouge, avança un peu les lèvres comme pour donner un baiser à son reflet dans le miroir.

« Elle y est sûrement.

— La voilà !... L'as-tu montrée à Ki ?

— Oui.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Tu la connais ! Pas grand-chose... “ Ah ! c'est ce monsieur ? ” C'est tout. Mais toi, Koisan, ton avis ?

— Ma foi... très quelconque... Non, je me trompe ; peut-être plutôt bel homme... En fait, c'est bien le type même du salarié moyen.

— Tu sais, il n'est rien d'autre.

— Il y a une chose qui ne serait pas mal pour Ki : il pourrait lui apprendre le français. »

Son maquillage à peu près terminé, Sachiko se mettait à défaire un paquet de la maison de kimonos Kozuchiya, quand quelque chose lui revint tout à coup à l'esprit.

« Mais j'y pense ! Je suis “ en manque de B ”. Tu ne voudrais pas aller en bas, Koisan, et demander qu'on stérilise la seringue ? »

Était-ce à cause du bérubéri qui régnait à l'état endémique dans la région de Kôbe et d'Ôsaka ? Chaque année, toute la famille l'attrapait entre été et automne, à commencer par les parents et jusqu'à Etsuko, qui venait d'entrer à l'école. On en avait contracté la manie des injections de vitamine B. Depuis quelque temps, on n'allait même plus chez le

médecin ; on avait toujours en réserve des ampoules de bétaxine concentrée et on se piquait mutuellement sans hésiter et sans chercher plus loin. La moindre indisposition était imputée à une insuffisance de vitamine B ; d'où l'expression que quelqu'un avait dû lancer : « être en manque de B ».

Le piano s'était tu. Taeko rangea la photo dans le tiroir, s'approcha de la cage d'escalier et se contenta d'y jeter un coup d'œil en appelant très fort :

« Quelqu'un, s'il vous plaît ! Madame veut se faire une piqûre. Qu'on stérilise la seringue ! »

## II

La dame Itani dont il était question tenait à Kôbe, à deux pas de l'hôtel Oriental, un institut de beauté régulièrement fréquenté par Sachiko et ses sœurs. Sachant combien cette dame adorait arranger des mariages, Sachiko lui avait depuis quelque temps demandé de s'occuper de Yukiko en lui confiant une photo ; et tout dernièrement, alors qu'elle était allée se faire faire une mise en plis, Mme Itani, profitant d'un moment où elle était inoccupée, l'avait invitée à prendre une tasse de thé dans le hall de l'hôtel ; c'est là que pour la première fois elle avait fait état du « projet ».

« Assurément elle avait eu tort de ne pas consulter Sachiko, mais elle avait pensé qu'à tergiverser on risquait de laisser échapper une occasion rêvée, et c'est pourquoi, six semaines plus tôt environ, elle avait fait tenir à l'intéressé la photo de Mademoiselle, sans s'avancer le moins du monde davantage. Un bon moment s'était écoulé sans qu'elle entendît parler de rien, et elle-même était en passe d'oublier la chose. Apparemment toutefois, pendant tout ce temps, lui s'était renseigné sur la famille, sur la branche aînée d'Ôsaka, sur la branche cadette, sur Mademoiselle elle-même, allant jusqu'à enquêter sur place à son école de jeunes filles et auprès de ses maîtres de calligraphie et de cérémonie du thé. Ainsi n'ignorait-il rien de la situation de la famille. Qui plus est, à propos de l'affaire racontée dans le journal, il avait pris sur lui d'aller enquêter au siège même du journal pour vérifier que l'article en question était erroné, ce qu'il avait

fort bien admis. Mais elle était allée plus loin : afin de s'assurer si Mademoiselle était ou non telle qu'on l'avait relaté, elle lui avait conseillé, tout simplement, de la rencontrer, et fourni tous les éclaircissements de nature à le persuader. Lui, de son côté, était la modestie même ; la différence de condition sociale entre Mlle Makioka et lui ne lui échappait pas ; non plus que la modicité de son salaire, qui ne l'autorisait guère à prétendre à un si beau parti ; si même il était agréé, il trouvait désolant de ne pouvoir offrir que l'existence difficile d'un ménage pauvre ; mais enfin, comme rien ne le ravirait plus que ce mariage au cas où les circonstances le rendraient possible, il lui avait dit désirer qu'elle amorçât — sans plus — les pourparlers. D'après ce qu'elle avait pu entrevoir, ses ancêtres jusqu'à la génération du grand-père avaient été officiers d'un petit chef de clan du Nord-Est ; actuellement, il restait au pays une partie de la propriété familiale, de sorte que — n'est-ce pas ? — sur le plan de la naissance, il n'y avait pas tellement de disparité. Certes, les Makioka étaient une très vieille famille ; certes, il y avait eu un temps où tout Ôsaka connaissait le nom des Makioka ; mais — elle priait Sachiko d'excuser ce qu'elle allait dire —, à s'en tenir éternellement aux prestiges du passé, on ne réussirait qu'à faire perdre à Mademoiselle toute chance de se marier. Ne pouvait-on accepter l'idée d'un parti plus ordinaire ? Qu'en pensait-elle ? Pour l'instant, le salaire était un peu maigre, mais, à quarante et un ans, on pouvait encore espérer de l'avancement. Sans compter qu'à la différence des firmes japonaises celle-ci laissait au monsieur du temps de reste, et donc la possibilité d'assurer plus d'heures de cours à l'école du soir et d'arriver à un revenu mensuel supérieur à quatre cents yens. Rien ne paraissait devoir empêcher le jeune ménage de s'offrir une domestique. Sur l'homme lui-même, elle avait le témoignage de son propre frère cadet qui, condisciple du monsieur au collège, le connaissait parfaitement depuis sa jeunesse et ne tarissait pas d'éloges sur lui. Néanmoins, par acquit de conscience, si la famille voulait se livrer à une enquête, rien de mieux. À noter cependant qu'il n'y avait aucune autre raison à ce mariage tardif que le désir de n'épouser qu'une très jolie femme et, tout compte fait, l'explication avait bien l'apparence de la vérité. Il était allé à Paris, il avait passé quarante ans, il était donc exclu qu'il n'eût jamais connu de femmes ; toutefois, son impression à elle, à la suite d'une

récente entrevue, était que, sur ce plan-là précisément, on avait affaire à un employé on ne peut plus sérieux, chez qui on ne décelait pas la plus légère apparence qu'il fût un homme de plaisir. Quant au désir marqué d'avoir une jolie femme, rien n'était plus commun chez les hommes bien, et c'était peut-être par réaction contre ce qu'il avait vu à Paris qu'il voulait exclusivement une pure beauté japonaise, portant avec chic le kimono à défaut — mais peu importait — des toilettes européennes, distinguée, douce, bien faite, de joli visage naturellement, avec tout de même une exigence primordiale : la finesse des pieds et des mains — toutes qualités que, personnellement, elle trouvait chez Mlle Makioka... » Tel avait été le contenu de la conversation.

Itani, qui dirigeait son institut de beauté tout en entretenant un mari depuis longtemps cloué au lit par une attaque de paralysie, qui parallèlement avait fait d'un jeune frère un docteur en médecine et, au printemps de cette année, envoyé sa fille à l'université féminine de Mejiro<sup>1</sup>, avait l'esprit cent fois plus vif et en toutes choses infiniment plus avisé que ne l'ont la moyenne des femmes. En revanche, elle était à ce point dépourvue de féminité qu'on se demandait comment elle s'en tirait avec sa clientèle : point de circonlocutions pour enrober ses phrases ; elle livrait carrément le fond de sa pensée. Mais on ne s'en formalisait aucunement, car elle ne parlait que par une exigence impérieuse de sincérité, qui faisait qu'on ne lui en voulait pas trop de ses sorties. Au début, assourdie par le flot de paroles habituel d'Itani, Sachiko s'était surprise à se dire : « Mon Dieu, comme elle y va ! » ; mais elle s'était rendu compte, au fil du discours, que tout venait d'un tempérament de maîtresse femme, animée au demeurant des meilleures intentions. Surtout, terrassée par une éloquence sans fissure lui interdisant de placer le moindre mot, elle s'était sentie bâillonnée. Cela dit, il fallait au plus vite consulter la branche aînée et prendre la liberté de mener soi-même une enquête sur les antécédents du prétendant. L'on s'était séparé là-dessus.

Il se trouvait bien des gens pour soupçonner quelque obscure raison à ce qu'à trente ans Yukiko, la cadette immédiate de Sachiko, eût laissé passer l'âge de se marier. En fait, une telle raison n'existait pas ; l'explication essentielle était bien simple. L'aînée, Tsuruko, aussi bien que Sachiko et Yukiko étaient restées prisonnières de la splendeur passée

de leur famille, de l'existence fastueuse qui en imposait dans les dernières années de leur père, de l'antique et grand nom des Makioka ; on espérait en conséquence un parti accordé à cette haute situation et, au début, des propositions de mariage, il y en avait eu tant et plus ; mais, jugées insuffisantes, elles avaient été constamment rejetées ; si bien que peu à peu les gens s'étaient lassés et que les prétendants avaient disparu. Entre-temps la prospérité de la famille n'avait cessé de se dégrader jusqu'à son actuel état de précarité. Aussi le conseil d'Itani d'« oublier le passé » n'avait-il en vue que leur bien ; il était frappé au coin de la pure bienveillance. La maison Makioka avait connu son apogée jusqu'au début des années vingt ; mais, à présent, il ne subsistait plus que peu de gens à Ōsaka pour se souvenir de cette époque. La vérité oblige à dire plus encore. Au cours de ces années apparemment florissantes, les incartades du père, tant dans son mode de vie que dans la gestion de ses affaires, avaient fini par mener au désastre, en raison de la multiplication des faillites. La mort du père avait suivi de peu. L'entreprise avait été réorganisée en moins grand, et le magasin de Senba<sup>1</sup>, qui s'enorgueillissait d'une histoire remontant au temps du shōgunat, était passé en d'autres mains. Longtemps après, ni Sachiko ni Yukiko n'avaient oublié l'époque où vivait leur père et, avant que l'actuel building eût remplacé l'ancien magasin, lorsqu'elles passaient devant la vieille bâtisse de torchis à l'épreuve du feu, comme on faisait autrefois, ce n'était pas sans un pincement au cœur qu'elles glissaient un coup d'œil derrière les écrans de tissu<sup>2</sup>, vers les profondeurs sombres.

Les Makioka avaient eu quatre filles et point de fils. Au cours de sa retraite en ses dernières années, le père avait transmis ses prérogatives de chef de famille à son gendre Tatsuo, qu'il avait adopté<sup>3</sup> et, par son mariage, Sachiko, la seconde fille, avait fondé une branche cadette. La chance ne souriait pas à Yukiko, la troisième ; doucement arrivée à l'âge du mariage, son père n'avait pas eu le temps de lui chercher un bon parti, et elle s'entendait assez mal avec son beau-frère Tatsuo. Fils de banquier, celui-ci avait, même après son adoption, continué à travailler dans une banque d'Ōsaka, laissant à son beau-père et à un commis le soin de gérer l'affaire remise entre ses mains. Après la mort de son beau-père, il avait farouchement tenu bon contre ses belles-sœurs et d'autres parents qui jugeaient qu'en s'arc-boutant

un peu, on pourrait sauver quelque chose, et cédé le fonds de commerce à un homme du métier, ancien commis des Makioka. Lui-même avait repris le chemin de sa banque. Bien différent de son beau-père, qui aimait tant le faste, il était d'une nature grave, voire timorée. Se jugeant inapte à remettre à flot une affaire mal en point et qui n'était pas dans ses cordes, il avait opté pour la sécurité et pris les dispositions qui viennent d'être dites, ce qui à ses yeux était s'acquitter ponctuellement de ses devoirs de fils adoptif. Yukiko, si profondément attachée au passé, n'appréciait pas, en son for intérieur, la conduite de son beau-frère ; elle était sûre que l'ombre de son père en jugeait comme elle et que, du fond de la tombe, elle adressait des reproches à Tatsuo. Celui-ci, précisément à cette époque-là et peu de temps après la mort du père, s'était entremis avec une ardeur accrue pour pousser Yukiko au mariage. Il s'agissait alors de l'héritier présomptif d'une riche famille de Toyohashi<sup>1</sup>. L'homme exerçait d'importantes fonctions dans une banque de cette région, dont la maison mère était la propre banque de Tatsuo. Aussi ce dernier était-il parfaitement informé sur le personnage, sa situation de fortune et le reste. Quant au rang social des Saigusa de Toyohashi, il était au-dessus de toute critique et même supérieur à celui des Makioka d'aujourd'hui ; et comme l'homme lui-même était extrêmement sympathique, les pourparlers avaient été poussés jusqu'à la mise au point d'une entrevue, qui avait eu lieu. Mais Yukiko n'avait pu se résoudre à ce mariage ; l'homme ne lui plaisait pas ; non qu'elle trouvât spécialement à redire à son physique, mais cette tête de notable provincial ! Bien sûr, il avait l'air d'un brave homme, mais son visage ne recelait pas la moindre trace de vie intellectuelle. On lui avait dit qu'il était tombé malade à sa sortie du collège, ce qui l'aurait empêché d'entrer dans un établissement supérieur ; mais, encline à penser qu'il n'avait sans doute pas une tête à faire des études, Yukiko, brillante diplômée d'anglais de son université, avait appréhendé de ne pouvoir jamais éprouver de considération pour un pareil mari. En outre, tout assurée qu'elle fût de ne manquer de rien avec l'héritier d'une grande fortune, la perspective de passer sa vie dans cette bourgade provinciale de Toyohashi l'emplissait d'une insupportable tristesse — sentiment que partageait de surcroît et au premier chef Sachiko, laquelle n'avait cessé de proclamer qu'on ne pouvait laisser faire une chose aussi désolante. Tatsuo

trouvait, lui, que si cultivée que fût sa jeune belle-sœur, elle était par ses goûts si profondément japonaise, avec une tendance un peu trop marquée à vivre en retrait, qu'une existence paisible dans une ville de province où les sujets d'exaltation étaient rares lui paraissait toute désignée, et il avait dû être intimement persuadé qu'elle ne ferait aucune objection. Il en était allé tout autrement. Réservee, timide et ne desserrant pas les dents devant les étrangers, Yukiko faisait mentir les apparences, et pour la première fois son beau-frère avait découvert qu'elle n'était pas nécessairement docile.

Au plus profond d'elle-même, Yukiko avait tranché : c'était « non ». Elle aurait dû le dire tout de suite ; mais elle n'avait fait que des réponses vagues qui pouvaient dire tout ce qu'on voulait. Au tout dernier moment, sans en parler à sa sœur aînée et au mari de celle-ci, c'est à Sachiko qu'elle s'était ouverte de sa décision, n'osant pas aborder le sujet avec Tatsuo, dont le zèle lui imposait, à cause aussi de sa détestable habitude d'économiser exagérément ses paroles. Si bien que Tatsuo, complètement dans l'erreur, excluait toute velléité de refus, et que le prétendant, littéralement emballé à la suite de l'entrevue, voulait à tout prix épouser. Les négociations étaient déjà parvenues au point de non-retour quand Yukiko avait fait connaître son refus. Sœur et beau-frère avaient eu beau user toute leur salive pour la faire revenir sur sa décision, ils y avaient perdu leur temps : Yukiko était demeurée intraitable. Immense avait été le désappointement de Tatsuo, convaincu que le projet eût comblé son beau-père dans sa tombe ; plus grande encore sa confusion vis-à-vis du prétendant éconduit et du haut personnage de la banque qui s'était entremis ; il avait eu des sueurs froides, ne sachant trop, au point où l'on en était, comment faire accepter la chose. Si encore les motifs invoqués avaient été défendables ! Mais Yukiko ne faisait état que de broutilles insignifiantes... Un visage dénué de tout reflet de vie intellectuelle !... En manifestant son aversion pour une union flatteuse dont on ne retrouverait jamais l'équivalent, elle montrait simplement sa nature capricieuse, et comment s'interdire de penser, en prenant les choses au pire, qu'elle l'avait fait exprès, avec l'intention de précipiter son beau-frère dans une situation infernale ?

Chat échaudé craint l'eau froide... Par la suite, si Tatsuo avait prêté volontiers l'oreille aux propositions de mariage

touchant Yukiko, il s'était toujours comporté, autant que possible, comme quelqu'un qui se dérobe, refusant obstinément de s'entremettre ou de formuler le premier un jugement bon ou mauvais.

### III

Un autre élément expliquait que pour Yukiko les perspectives de mariage se fussent éloignées : « l'affaire racontée dans le journal » à laquelle Itani avait fait allusion lors de son entretien avec Sachiko.

Cinq ou six ans plus tôt, Taeko, la benjamine, âgée alors de vingt ans et tombée amoureuse d'un fils Okubata — vieille famille d'orfèvres de Senba —, avait fait une fugue. Face à la difficulté de transgresser l'usage selon lequel Taeko ne pouvait se marier avant Yukiko, les deux jeunes gens avaient, d'un commun accord, recouru aux grands moyens. La motivation était des plus honorables, mais de part et d'autre inacceptable pour les familles : on avait eu tôt fait de retrouver les deux fugitifs et de les ramener au bercail. Toute trace de l'incident aurait sans doute été aisément effacée sans une petite feuille d'Osaka qui, par malheur, s'en était emparée. Au lieu de Taeko, une erreur sur les prénoms avait mis en cause Yukiko, dont l'âge même était spécifié. Perplexité chez les Makioka : fallait-il exiger un désaveu de l'article au bénéfice de Yukiko ? Une chose alors était à craindre : que, par un effet de bascule, on ne fût amené à endosser, ni plus ni moins, la fugue de Taeko. Et qu'y gagnait-on ? Rien ; ne valait-il pas mieux alors ignorer superbement l'affaire ? Chef de famille, Tatsuo, l'esprit à la torture, avait finalement jugé que l'innocente n'avait pas à recevoir les éclaboussures de la faute, quelles qu'en fussent les conséquences pour la coupable. Il avait exigé le désaveu, en lieu et place duquel le journal avait publié une rectification où, comme il était prévisible, paraissait le nom de Taeko. Tatsuo avait bien senti qu'il aurait dû demander son avis à Yukiko, mais, assuré que, toujours avare de paroles, surtout avec lui, elle ne lui ferait de toute façon aucune réponse claire, et redoutant, s'il les consultait, d'aigrir les rapports entre elle et sa plus jeune sœur — dont



les intérêts s'opposaient —, il avait seulement mis au courant Tsuruko, son épouse, et pris seul la responsabilité de la démarche. Pour tout dire, il nourrissait peut-être au fond de lui-même l'espoir de s'attirer la gratitude de Yukiko pour l'avoir lavée d'une accusation fausse, fût-ce en sacrifiant Taeko... Cette Yukiko, si douce en apparence, en réalité éternellement renfermée avec lui, la plus insaisissable, la plus intraitable de ses jeunes belles-sœurs, il avait vu là une occasion de lui faire une gentillesse, mais cette fois encore, il avait visé à côté et mécontenté à la fois Yukiko et Taeko.

Pour Yukiko, il y avait bien eu dans le journal cet article erroné ; ce n'était pas de chance pour elle, mais qu'y faire ? Un désaveu dans le journal ? Mais quel effet attendre de caractères minuscules et quasi invisibles relégués dans un coin ? Désaveu ou non, c'était déjà trop pour eux que d'avoir vu leur nom imprimé dans le journal, et la sagesse aurait été de ne pas faire de bruit, de faire comme si la chose n'existait pas. C'était très gentil de la part de Tatsuo d'avoir voulu lui rendre son honneur, mais le résultat pour Koisan ? Elle s'était mal conduite, cela était indéniable ; mais c'étaient encore des enfants ; ils avaient agi sans discernement, et si quelqu'un méritait le blâme, c'étaient bien les deux familles, pour n'avoir pas exercé une surveillance assez rigoureuse. Du moins était-il impossible de prétendre que Tatsuo et elle-même, naturellement, ne portaient dans la fugue de Koisan aucune part de responsabilité. Et puis, on aurait beau dire, elle était sûre que les gens qui la connaissaient n'avaient jamais douté de son innocence, et elle n'arrivait pas à penser qu'un papier comme celui-là fût de nature à lui porter vilainement atteinte. Mais surtout, si à la suite de tout cela Koisan, se sentant injustement déconsidérée, tournait mal ? Tatsuo était un froid ergoteur, qui n'obéissait qu'à sa tête ; mais cette affaire-là la concernait, elle, d'abord ; c'était elle d'abord dont l'intérêt était en jeu ; alors, qu'il ne lui en eût pas touché un seul mot et fût passé aux actes avait été un abus de pouvoir caractérisé !

Et Taeko de son côté : « Rien de plus normal que notre frère aîné ait voulu témoigner en faveur de Ki ; mais il y avait peut-être moyen de faire en sorte que mon nom n'apparaisse pas, non ? Une feuille de chou pareille ! Il suffisait de manœuvrer un peu, ils se seraient couchés à plat ventre ! Seulement, dans des cas comme celui-là, le grand frère reste

opiniâtement près de ses sous. Alors... » À cette époque déjà, Taeko parlait en personne au-dessus de son âge.

Au moment de l'affaire, Tatsuo était allé jusqu'à offrir sa démission, disant qu'il n'osait plus regarder les gens en face. On lui avait répondu que la chose n'en valait pas la peine et on en était resté là. Yukiko demeurait la grande victime et, quoi qu'on fit, sans réparation possible. Il devait bien se trouver quelques personnes pour avoir lu la mise au point du journal et savoir pertinemment qu'il y avait eu calomnie ; cependant, la parfaite innocence de la jeune fille n'empêchait pas qu'il fût de notoriété publique qu'elle avait une sœur « comme ça », et la haute idée qu'elle avait d'elle-même n'empêchait pas que, pour elle, les perspectives de mariage se fussent, à cause de cela, peu à peu éloignées. Quoi qu'elle éprouvât au fond d'elle-même, elle mettait son point d'honneur à répéter qu'« un incident de cette sorte ne l'atteignait pas ». Loin d'entraîner de sa part un refroidissement de son affection pour Taeko, ç'avait été comme si elle cherchait à la protéger contre leur beau-frère.

Depuis toujours, les deux sœurs venaient, de chez les aînés, qui habitaient dans le neuvième district d'Ôsaka, en haut de la rue Grande, faire des séjours chez Sachiko, à Ashiya, sur la ligne d'Ôsaka à Kôbe. Elles y venaient à tour de rôle, l'une arrivant quand l'autre repartait. L'incident du journal avait accéléré le rythme des séjours ; les deux sœurs venaient en même temps, restaient même parfois quinze jours d'affilée. C'est que le mari de Sachiko, Teinosuke, expert-comptable — il partait chaque jour travailler à Ôsaka et complétait ses revenus en faisant fructifier un petit capital reçu de son beau-père —, était, à la différence de l'austère Tatsuo, doté de goûts littéraires que n'impliquait pas forcément sa formation commerciale ; il composait des poésies. Surtout il n'avait pas, lui, le droit de surveillance qui échoit à l'aîné, et par bien des côtés était moins redouté de Yukiko et de ses sœurs. Simplement, quand les séjours se prolongeaient trop, il avertissait Sachiko, par crainte de froisser la branche aînée : « Il faudrait peut-être qu'elles retournent?... » Mais chaque fois, Sachiko le noyait de paroles : « Inutile de se tracasser... Tsuruko comprendra bien... Chez elle, à présent, avec tous leurs enfants, c'est plein à craquer... Il n'est pas mauvais qu'on la laisse souffler de temps en temps et que les deux petites disparaissent... Je ne vois vraiment pas ce qu'on risque à les laisser un

peu libres de leurs mouvements... » Voilà comment le provisoire était devenu définitif.

Les années avaient passé sans qu'aucun changement notable fût survenu dans la situation de Yukiko. Celle de Taeko, au contraire, avait évolué de façon inattendue, non sans avoir en fin de compte des répercussions sur le destin de Yukiko.

Dès l'école, Taeko s'était montrée fort habile à confectionner des poupées. Elle occupait souvent ses heures de loisir à déchirer des bouts de tissu dont elle faisait des petits personnages pour jouer. Comme elle n'avait cessé de faire des progrès, ses travaux avaient fini par être exposés sur les rayons d'un grand magasin : poupées à la française, poupées de genre kabuki, du plus pur style japonais, et toutes sortes d'autres dont aucune n'était copiée sur quiconque et où l'originalité du talent éclatait. Dans toutes s'exprimait un goût profond et de chaque instant pour le cinéma, le théâtre, les beaux-arts et la littérature. En tout cas, les gracieuses petites œuvres nées de ses mains avaient peu à peu attiré les amateurs, suffisamment pour que, l'année précédente, grâce aux bons offices de Sachiko, Taeko eût loué une galerie rue Shinsaibashi<sup>1</sup> afin d'y tenir une exposition. Au début, la maison d'Ôsaka étant trop bruyante à cause des enfants, elle avait travaillé chez Sachiko ; mais, désireuse de posséder un vrai atelier, elle avait loué une pièce dans l'immeuble de rapport Shôtô, à Shukugawa, sur la même ligne électrifiée qu'Ashiya, à moins d'une demi-heure de chez Sachiko. Tatsuo, qui déjà désapprouvait que Taeko s'adonnât à ce qui ressemblait fort à un métier, avait été encore moins d'accord sur la location. Mais là encore, Sachiko avait fait merveille : « Avec cette petite tache sur sa réputation, Taeko était encore plus difficile à marier que Yukiko ; aussi était-il sans doute préférable de la laisser faire quelque chose. Quant à la location, c'était exclusivement pour y travailler ; elle n'y coucherait pas. Par chance, elle-même connaissait une veuve, une amie, qui gérait un petit immeuble ; on pouvait la solliciter en toute confiance et louer quelque chose chez elle. Qu'en pensait-il ? D'autant que c'était tout près et qu'elle pourrait de temps en temps aller jeter un coup d'œil... » Par des discours de ce genre, elle avait mené l'affaire à bonne fin, comme elle eût obtenu la reconnaissance d'un fait accompli.

Nature gaie depuis toujours, Taeko, à l'opposé de

Yukiko, avait coutume de lancer des traits d'esprit et des plaisanteries. Au moment de l'affaire, elle avait certes connu la mélancolie, restant étrangement absorbée dans ses pensées ; mais la découverte de son nouvel univers avait été son salut, et depuis peu elle avait recouvré toute sa gaieté rayonnante de naguère ; en quoi Sachiko avait vu juste. Avec la petite somme que la branche aînée lui octroyait chaque mois et la vente à un prix honorable de ses propres travaux, elle se trouvait financièrement à l'aise. De temps à autre, elle apparaissait avec un stupéfiant sac à main ou de magnifiques chaussures d'importation. Sa sœur aînée et Sachiko s'en inquiétaient et lui conseillaient de mettre de l'argent de côté : peine bien inutile ; l'astucieuse Taeko savait fort bien économiser ; elle avait montré à la seule Sachiko, sous le sceau du secret, un livret de caisse d'épargne en lui disant : « Tu sais, Sachi, si tu as besoin d'argent de poche, je t'en prêterai ! » Sachiko en était restée médusée.

Un jour, elle avait eu un choc lorsque quelqu'un lui avait dit pour éveiller son attention : « J'ai aperçu votre Koisan qui se promenait sur la levée de la Shukugawa avec le jeune Kei Okubata. » Quelques jours plus tôt, en tirant son mouchoir, Taeko avait fait tomber de sa poche un briquet ; elle fumait donc en cachette. Sachiko s'était dit qu'après tout, à vingt-cinq ou vingt-six ans, il n'y avait rien à redire, quand, se ravisant et ayant posé la question au sujet de Kei, elle s'était attiré pour toute réponse que c'était exact. Interrogée plus avant, Taeko avait dit qu'« elle n'avait plus eu aucun contact avec Kei jusqu'à ces temps derniers où il était venu voir son exposition de poupées ; il avait acheté la plus grande et c'est ainsi qu'ils avaient renoué, mais naturellement en tout bien tout honneur, ne se voyant que de loin en loin ; elle avait changé, mûri, et priait sa sœur de lui faire confiance sur ce point ».

Face à ce nouvel état de choses, l'idée d'avoir facilité la location de la chambre avait mis Sachiko mal à l'aise ; elle se sentait responsable vis-à-vis de la branche aînée. Pour son travail, Taeko ne suivait en général que son humeur. Comme en plus elle se donnait des airs de véritable artiste, tout en prétendant avoir du travail, elle n'allait pas régulièrement chaque jour à son atelier ; il lui arrivait de rester plusieurs jours d'affilée sans rien faire ou, se sentant d'attaque, elle s'acharnait toute la nuit, quitte à rentrer à la maison au petit matin, le visage bouffi. L'accord de location excluait de

Chapitre IV	1321
Chapitre V	1332
Chapitre VI	1353
Chapitre VII	1370

## NOTICES ET NOTES

BRUINE DE NEIGE	
<i>Notice</i>	1391
<i>Notes</i>	1395
LA MÈRE DU GÉNÉRAL SHIGEMOTO	
<i>Notice</i>	1424
<i>Notes</i>	1433
ANNÉES D'ENFANCE	
<i>Notice</i>	1449
<i>Notes</i>	1458
LA CLEF	
<i>Notice</i>	1508
<i>Notes</i>	1514
CHRONIQUE INHUMAINE	
<i>Notice</i>	1519
<i>Notes</i>	1524
LE PONT FLOTTANT DES SONGES	
<i>Notice</i>	1527
<i>Notes</i>	1535
JOURNAL D'UN VIEUX FOU	
<i>Notice</i>	1553
<i>Notes</i>	1558
<i>Répertoire</i>	1585
<i>Bibliographie générale</i>	1605
<i>Cartes</i>	1610
<i>Table des textes contenus dans la présente édition</i>	1618

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

**BRUINE DE NEIGE**

[QUATRE SŒURS]

**LA MÈRE DU GÉNÉRAL SHIGEMOTO**

**ANNÉES D'ENFANCE**

**LA CLEF**

[LA CONFESSION IMPUDIQUE]

**CHRONIQUE INHUMAINE**

**LE PONT FLOTTANT DES SONGES**

**JOURNAL D'UN VIEUX FOU**

*Préface, Chronologie*

*Note sur la présente édition*

*Notices et notes*

*Répertoire*

*Bibliographie générale*

*Cartes*

*Table des textes*

*contenus dans la présente édition*